

MÉCANIQUES DES FOULES

Elena Bovo

MÉCANIQUES DES FOULES

Des mouvements hors de contrôle ?

ARMAND COLIN

NOUS NOUS ENGAGEONS EN FAVEUR DE L'ENVIRONNEMENT :



Nos livres sont imprimés sur des papiers certifiés pour réduire notre impact sur l'environnement.



Le format de nos ouvrages est pensé afin d'optimiser l'utilisation du papier.



Depuis plus de 30 ans, nous imprimons 70 % de nos livres en France et 25 % en Europe et nous mettons tout en œuvre pour augmenter cet engagement auprès des imprimeurs français.



Nous limitons l'utilisation du plastique sur nos ouvrages (film sur les couvertures et les livres).

© Armand Colin, 2024

Armand Colin est une marque de Dunod Éditeur

11, rue Paul-Bert, 92240 Malakoff

www.dunod.com

ISBN : 978-2-200-63181-9

« La colère peut être folle et absurde ;
on peut être irrité à tort ; on n'est indigné
que lorsqu'on a raison au fond par quelque côté ».

Victor Hugo, *Les Misérables*

Introduction

DESTIN D'UNE SCIENCE DISPARUE : LA PSYCHOLOGIE DES FOULES

De nombreux récits, discours et théories ont déterminé notre manière d'appréhender les foules. À la fin du XIX^e siècle, une science sociale naissait : la psychologie des foules. Elles devenaient l'objet d'un nouveau savoir, la pensée des foules s'érigait en science. Science fâcheuse, importune dès le début, surtout quand on considère qu'elle n'a jamais été reconnue digne d'être enseignée par l'institution universitaire. Comme si cette dernière ne pouvait accepter que la foule, entité trop floue, ou trop vulgaire, puisse devenir un objet susceptible de l'intéresser. Ainsi, en dépit du retentissement que cette discipline a eu au cours du temps, elle n'a jamais pu jouir de l'autorité réservée aux sciences proprement dites, ni s'insérer dans l'ordre établi des savoirs¹. Mais l'absence de consécration universitaire ne préjuge pas toujours de l'avenir d'une pensée.

Cet essai ne veut ni révéler une vérité ultime sur les foules, ni en déceler l'essence, ni en dire du bien ou du mal, ni surtout les juger coupables ou innocentes. Il analyse le regard porté sur les mouvements collectifs durant la deuxième partie du XIX^e siècle qui a constitué le point de départ d'une nouvelle façon d'appréhender les foules, puis les masses et enfin l'opinion publique. Cette pensée

qui, au XIX^e siècle, se voulait scientifique, objective, neutre, était en réalité nourrie d'affects, d'attentes, de peurs et d'espoirs nouveaux, tout autant que d'anciens clichés. Mais nous apprécierons la portée des textes fondateurs de la psychologie des foules sur les analyses postérieures. Parmi elles, l'essai de Freud, « Psychologie des foules et analyse du moi » (1921), qui se situe explicitement dans le sillage des précédentes études.

On a eu beau la disqualifier en la considérant comme une idéologie conservatrice et réactionnaire, née de la peur face aux « classes dangereuses » et à leurs revendications, inventée dans le seul but de les dominer, on a eu beau la décréter périmée, la psychologie des foules a continué à agir et elle agit encore aujourd'hui, souvent à notre insu. Un certain nombre de concepts, d'intuitions et de stéréotypes qui en sont issus nourrissent, de façon implicite ou inconsciente, au-delà des analyses de type scientifique, le langage des journalistes, des médias, des politiques et aussi le nôtre. Ils parlent en nous, à chaque fois que nous essayons de définir à nouveau ce qu'est une foule ; ils sont présents au moment même où nous en prononçons le nom, ou quand nous la regardons, fascinés, indignés ou apeurés.

Si c'est en 1895 que Gustave Le Bon a écrit, « l'âge où nous entrons sera véritablement l'ÈRE DES FOULES² », en voyant dans leur avènement la menace de l'effondrement des principes mêmes qui régissent la civilisation, elles n'ont toujours pas fini de nous interroger, de s'imposer à notre regard, de se transformer, de confirmer ou d'infirmier nos grilles de lecture. Pourtant, la psychologie des foules est aujourd'hui souvent reléguée au rang de savoir du passé, parfois même qualifiée

de produit intellectuel idéologiquement douteux. Cela vient en grande partie de la légende selon laquelle les plus célèbres dictateurs du ^{xx}e siècle se seraient inspirés de l'essai de Le Bon, *Psychologie des foules*, véritable best-seller en son temps qui occulta par son succès l'ensemble des autres ouvrages qui constituent le corpus de la psychologie des foules. Pourtant, si Mussolini n'a jamais caché son admiration pour ce livre, il n'a jamais été prouvé que Hitler l'ait seulement lu.

Mais surtout, à y regarder de plus près, on s'aperçoit que, pas plus que cette discipline ne soit réductible à un bréviaire pour les tyrans, Le Bon n'en fut l'inventeur. Encore une légende à déconstruire³. En réalité, il s'est habilement imposé comme tel par le succès que rencontra son essai à l'époque, qui séduisit un vaste public par la remarquable capacité qu'il avait à s'approprier, à résumer et à vulgariser, dans un style qui se voulait séduisant et métaphorique, les nouvelles théories élaborées et exprimées dans un langage technique et souvent austère par des juristes, des médecins, des psychiatres, quelques années auparavant.

FOULE ET MASSE

« Foule », vient du verbe fouler, du latin populaire *fullare*, dérivé du substantif *fullo*. « Fouler » désigne la pression exercée sur une matière (une étoffe ou de la laine) en appuyant avec les mains, les pieds, ou un outil, et le « foulon » est l'ouvrier qui presse un tissu, pour lui donner de l'apprêt. À savoir l'entendre, dans le mot « foule » résonne aussi le bruit de la pression exercée, de la matière comprimée.

Les auteurs, français et italiens pour la plupart, qui, à la fin du XIX^e siècle se sont intéressés aux comportements d'un grand nombre de personnes rapprochées physiquement – en mettant souvent dans le même sac des phénomènes aussi différents que des assemblées, des réunions, des révoltes ou des émeutes –, ont préféré le terme « foule » à celui de « masse ». Ce dernier, du latin *massa*, issu du grec *maza*, désignant à l'origine une pâte et plus précisément une crêpe d'orge mêlée d'huile et d'eau, fait, lui, davantage référence à une matière informe et malléable qui nécessite une action extérieure pour être façonnée et étalée, d'ailleurs *maza* est un dérivé du verbe grec *massein* qui indique l'action de pétrir⁴. Mais, au-delà de l'étymologie, c'est sans doute parce que les mots « foule », et *folla* en italien, permettent de mieux exprimer les idées de multitude hétérogène, de désordre, de confusion, de cruauté et d'inculture présentes dans le *turba* latin, que les pionniers de la psychologie des foules les ont privilégiés, pour mieux peindre des foules bruyantes et souffrantes, exaspérées et surtout violentes.

Les auteurs de langue germanique, eux, quelques années plus tard, ont préféré *Masse* à *Menge*, pour désigner la foule. En témoigne le titre original de « Psychologie des foules et analyse du moi » de Freud, *Massenpsychologie und Ich-Analyse*, texte dans lequel *Menge* apparaît très rarement et aurait, selon les traducteurs du texte en français, le même sens que *Masse*⁵. Après la parution de l'essai de Freud et au moins jusqu'aux années 1960, les termes « masse » et « foule » sont devenus pratiquement superposables. Mais en définitive, « masse » a été le plus souvent privilégié, il suffit de penser à *La Révolte des masses* (1929) de José Ortega y Gasset, à *La*

Psychologie de masse du fascisme (1933) de Wilhelm Reich, et enfin à *Masse et Puissance* (1959) d'Elias Canetti. En 1985, Jacques Beauchard dans *La Puissance des foules*, a proposé une définition intéressante des deux termes : il désigne la foule comme une « multitude d'individus physiquement et subjectivement liés les uns aux autres au point de faire corps », qu'il distingue de la masse, « multitude dense d'individus physiquement proches mais subjectivement séparés⁶ ». Dans la masse on perdrait, selon lui, cette idée d'unité mentale propre à la foule. Distinction intéressante, mais pas exhaustive, car elle ne tient pas compte d'un autre aspect de la notion de masse. En suivant l'intuition du philosophe espagnol Ortega y Gasset, non seulement la masse ne peut pas toujours être réduite à une multitude d'individus « physiquement proches », mais elle peut avoir aussi une uniformité psychique qui abolit les distances. Déjà, à la fin des années 1920, dans une Europe en proie au fascisme, il avait vu triompher « sur toute la surface de l'Occident » une forme d'homogénéité, de standardisation des désirs, de « nivellement » incarnés par « l'homme-masse ». Comme il l'écrit : « La masse c'est l'homme moyen. C'est ainsi que ce qui était une simple quantité – la foule – prend une valeur qualitative : c'est la qualité commune, ce qui est à tous et à personne, c'est l'homme en tant qu'il ne se différencie pas des autres hommes et n'est qu'une répétition du type générique. »⁷

Indiscutablement, après l'essai de Freud de 1921, le terme « masse » s'est imposé, dans le sillage de celui de « foule ». Il a certainement dû se révéler plus efficace que ce dernier, plus adapté à l'époque. Il permettait de rendre compte d'un double phénomène. D'un côté, il

exprimait la densité, l'uniformité et l'homogénéité d'êtres humains entassés dans les villes, souvent sans un passé commun, à cause des mutations et des déplacements liés au développement industriel. De l'autre, il permettait de penser le surgissement d'un type d'individu nouveau, sériel et individualiste à la fois, éminemment moderne : « l'homme des masses » théorisé par Ortega y Gasset. Hannah Arendt, qui a elle aussi étudié « l'homme des masses », en a situé la naissance au début du xx^e siècle. Atomisé, ne se reconnaissant plus dans les valeurs d'une classe et ne pouvant s'intégrer dans aucune organisation fondée sur l'intérêt commun – partis politiques, conseils municipaux ou syndicats – « l'homme des masses », délié de tout rapport d'appartenance, surgit et erre dans les ruines de « la société des classes ». Comme Arendt l'écrivait, ces « vastes couches de gens neutres et politiquement indifférents qui n'adhèrent jamais à un parti et votent rarement » ont constitué le terreau des mouvements totalitaires des années 1930 qui ont recruté leurs militants « dans cette masse de gens apparemment indifférents auxquels tous les autres partis avaient renoncé, les jugeant trop apathiques ou trop stupides pour mériter leur attention. »⁸

Mais surtout, après la Grande Guerre, comment décrire autant de soldats morts, sinon par la « masse » ? Dans les tranchées, ils avaient été unis et vivants dans le combat pour la patrie, ils n'étaient désormais que l'immense amoncellement de cadavres que saluait la patrie reconnaissante. Une fin d'après-midi de novembre, je me suis arrêtée à l'ossuaire de Redipuglia, aux confins de la Slovénie, près de Trieste. Il s'agit du plus grand lieu de sépulture des soldats de la Grande Guerre en Italie et de

l'un des plus grands en Europe. On dit qu'il contient les restes de 100 000 soldats italiens et 15 000 soldats austro-hongrois, tous morts sur le front. Un immense escalier de 22 imposantes marches en marbre blanc d'Aurisina accapare l'horizon, telle une armée dévalant la montagne, sur le côté occidental du mont Sei Busi (« mont Six Troues »), un des théâtres les plus sanglants des affrontements. Au sommet, trois croix rappellent la passion du Christ sur le Golgotha. Ces marches géantes recueillent les restes des presque 40 000 soldats identifiés, sur les 100 000 présents dans l'ossuaire, et sur chacune des marches, recouvertes de plaques de bronze, sont gravés, dans l'ordre alphabétique, le grade, le nom et le régiment de chacun d'entre eux. Tout italien ou presque porte dans sa famille la mémoire d'un soldat mort pendant cette guerre, et il retrouve là son nom, dans un face-à-face muet.

Je me rapproche de l'immense escalier. Un seul mot résonne dans le silence, en relief, sculpté 8 000 fois, en gros caractères, sur la pierre blanche rougie par les derniers rayons du soleil, « PRESENTE, PRESENTE, PRESENTE », le mot que chaque soldat faisait retentir à l'appel de son nom. Une masse de soldats, que plus rien ne distingue l'un de l'autre, nombre d'entre eux, anonymes, qui ont perdu la vie dans les tranchées. Masse rendue plus virile encore par le tombeau, imposant et en première ligne, de la seule femme qui a eu l'honneur d'être inhumée ici. Celui d'une infirmière volontaire de la Croix-Rouge, morte à 21 ans : Margherita Kaiser Parodi. La mise en scène de cet ossuaire, où parmi un si grand nombre de valeureux soldats, ne figure qu'une seule présence féminine, a été – cela ne nous surprend pas – ordonnée par le Duce. On y reconnaîtra la rhétorique

de la mort héroïque pour la patrie. Il était venu en personne l'inaugurer le 18 septembre 1938, et le même jour, à Trieste, ville où vivait l'une des communautés juives les plus importantes d'Italie, il promulguait les lois raciales et antijuives sur la place Unità d'Italia, devant une foule énorme qui l'acclamait.

LA NOTION ET LE PHÉNOMÈNE

À en juger par la quantité de circonstances où le terme « foule » est évoqué dans les débats ou dans les commentaires de l'actualité, tout le monde semble savoir ce qu'est une foule. En vérité, depuis la Révolution française – car c'est en grande partie de certains récits faits sur cet événement tout au long du XIX^e siècle qu'a pris forme notre imaginaire des foules – ce mot regorge de présupposés implicites. Ce que nous appelons « foules » relève indiscutablement d'un appareil conceptuel dont nous avons hérité et que nous réactivons en le mettant à l'épreuve du présent.

Il s'agit d'une entité complexe à déchiffrer et la définition du *Petit Robert* – « multitude de personnes rassemblées en un lieu » –, ne nous satisfait guère. Nous n'avons pas nécessairement besoin d'être une multitude ni de nous rassembler en un lieu physique pour faire foule. Si nous pensons à la foule, quelle est la première image qui surgit ? Un ensemble de personnes qui expriment leur désaccord ? Un tribun, ou de nos jours, une tribunesse, qui s'adresse au peuple ? Une manifestation lors d'une journée de grève bien ou mal gérée par les syndicats ? Une émeute ? La foule en extase écoutant Mussolini sur la Piazza Venezia à Rome dans les années 1930 ? Une marche blanche silencieuse ? Ou bien, pour les Français,